

La galerie Applicat-Prazan propose un doublé Gérard Schneider

Le peintre abstrait suisse semble aujourd'hui oublié. Comme beaucoup de ses collègues français des années 1950 et 1960.



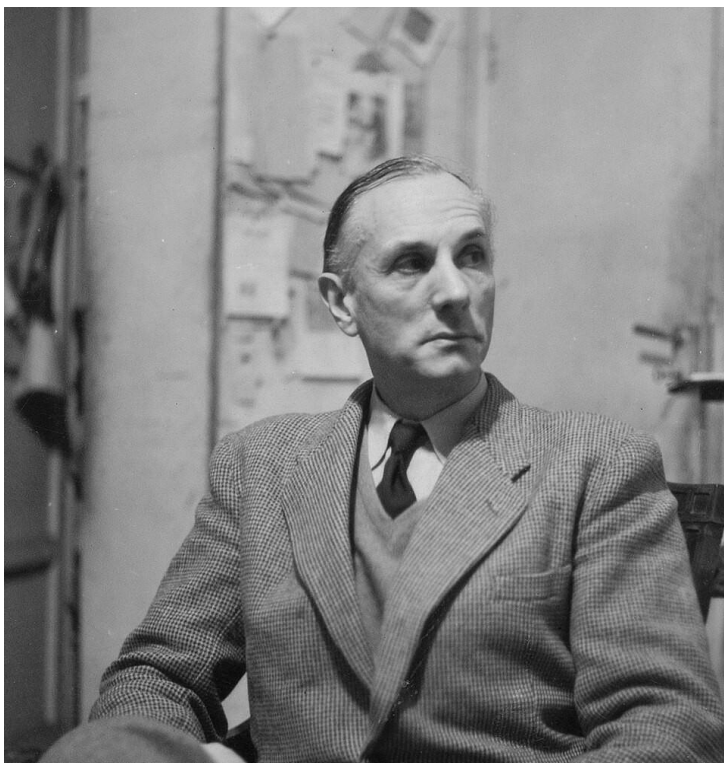
«Opus 112», vers 1958. Le style de la pleine maturité.

Succession Gérard Schneider, galerie Applicat-Prazan, Paris 2025.

Il n'est pas dans mes habitudes de parler des galeries parisiennes. Il y a déjà assez à faire en Suisse romande, où les marchands tendent à (presque) tous se prendre pour des phénix. Il me faut cependant prévoir quelques exceptions en raison d'une réussite exceptionnelle ou d'une grande rareté. Je l'ai fait pour de la peinture française du XVIII^e siècle montrée chez Eric Coatalem. En faveur d'arts décoratifs exceptionnels proposés par les frères Kugel. Il me semble aujourd'hui bon de récidiver avec Applicat-Prazan Spécialisée dans l'art moderne (et non contemporain), la maison propose aujourd'hui un double hommage à Gérard Schneider dans ses espaces de la rive gauche et de la rive droite. D'origine suisse, le peintre abstrait se fait en effet rare.

Né à Sainte-Croix en 1896

Schneider est né en 1896 à Sainte-Croix, dans le canton de Vaud. Il se retrouve dès 1916, en pleine guerre, à Paris où il accomplit ses études. Pendant longtemps, un travail alimentaire de décorateur mangera une grande partie de son temps. Il faut dire que l'homme se cherche encore, passant du néo-impressionnisme au surréalisme. L'abstraction viendra assez tard, d'abord formelle à la française. Puis lyrique à l'américaine. Une chose qui lui ouvrira les portes des grandes galeries de New York (Betty Parsons, Samuel Kootz...). Après la guerre, le prestige de l'Europe reste encore grand pour quelques années aux USA, où musées et grands collectionneurs achètent Soulages, Mathieu, Hartung... ou Schneider. Cette situation favorable disparaîtra dans les années 1960 à un point tel que beaucoup d'abstraits français se retrouvent aujourd'hui dans les caves des institutions états-uniennes ou européennes.



Gérard Schneider dans les années 1960.

Fondation Gérard Schneider, Wikipédia.

Sans devenir jamais une star, Schneider a continué sa route avec honneur, régulièrement accroché. En consultant les sites, j'ai du reste trouvé que l'homme se voyait encore souvent montré depuis sa mort nonagénaire en 1986. Le Musée des beaux-arts de Neuchâtel, qui l'avait montré en 1983, l'a ainsi repris en 2011. A Genève, où Pierre Huber avait présenté en son temps un ensemble de Schneider, ce dernier s'est retrouvé en 2011 dans la défunte galerie Artvera's. Mais ces événements sont demeurés confidentiels. L'abstraction française, à part Soulages et Hartung, reste dans l'imagination un produit de série B par rapport à celle produite par les titans du mouvement aux USA. Il fallait un coup d'éclat. D'où la présentation du peintre par

Applicat-Prazan à Art/Basel Paris, où il a su séduire en octobre (même si certains visiteurs se confondaient à ce qu'il paraît avec Gerhard Richter!!!). Il faut dire que les prix semblaient presque doux pour cette maison aux tarifs stratosphériques. A peine six petits chiffres... pour de vastes toiles.



La couverture du catalogue.

Succession Gérard Schneider, Applicat-Prazan, Paris 2025.

La sélection opérée ne comprend que des pièces importantes. Elles vont d'une toile encore figurative de la fin des années 1920 («Opus 240») à 1960. Les grandes années, même s'il restait alors au Vaudois naturalisé français un quart de siècle à vivre... et à produire. L'ensemble vise en effet à donner la meilleure impression possible d'un artiste redevenu en quête de reconnaissance posthume. D'où l'existence d'un important catalogue bilingue en français et en anglais. Il n'y a donc plus qu'à passer du cube blanc de la rive droite à l'espace germanopratin pourvu d'un vertigineux escalier à vis. Vous ne serez pas obligés d'acheter.

Pratique

«Gérard Schneider», galerie Applicat-Prazan, 16, rue de Seine et 15, avenue Matignon, Paris, jusqu'au 20

décembre. Tél. 00331 43 25 39 24, site <https://applicat.prazan.com> Ouvert du lundi au samedi de 11h à 13h et de 14h30 à 19h.

Né en 1948, **Etienne Dumont** a fait à Genève des études qui lui ont été peu utiles. Latin, grec, droit. Juriste raté, il a bifurqué vers le journalisme. Le plus souvent aux rubriques culturelles, il a travaillé de mars 1974 à mai 2013 à la «Tribune de Genève», en commençant par parler de cinéma. Sont ensuite venus les beaux-arts et les livres. A part ça, comme vous pouvez le voir, rien à signaler.[Plus d'infos](#)